NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

61 N° 10 1934

Romans dangereux (I) (suite)

François PAPILLON

p. 1042 - 1057

https://www.nrt.be/fr/articles/romans-dangereux-i-suite-3725

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

ROMANS DANGEREUX

(Suite)

Gide.

L'œuvre de Gide, divisée en courts volumes de sujets divers : récits, sotties, roman, essais, critique, etc., est beaucoup plus abordable que celle de Proust; il y en a pour toutes les bourses intellectuelles; aussi est-il beaucoup lu et ceux qui s'occupent de la jeunesse sont unanimes à témoigner de l'emprise désastreuse qu'il exerce encore actuellement. A droite comme à gauche, il a suscité thuriféraires et détracteurs passionnés. On a parlé de satanisme, de corruption systématique, ou, à l'inverse, on a dit : « L'écrivain qui s'impose déjà comme le premier prosateur de sa génération mérite aussi d'être appelé un maître. Un maître, non un cher maître » (R. L. 654) (1). La vérité n'est pas dans les appréciations extrêmes, mais dans une connaissance aussi nette que possible de l'homme et de ses idées; elle nous rendra compte de la nocivité profonde de ses œuvres.

De famille calviniste très religieuse, Gide abandonnera très vite toute croyance définie; mais il gardera de son ancienne formation, avec une religiosité admirative envers le Christ et la haine du catholicisme, dont il ne connaîtra jamais que les rigueurs et auquel il ne pardonne pas sa morale, un parti-pris d'austérité littéraire. Un mépris de l'ornement allant parfois jusqu'à une affectation de rudesse; une instance perpétuelle, tantôt affec-

(1) Abréviations employées dans cette seconde partie :

R. L. : René Lalou, *Histoire de la Littérature française contemporaine.* Paris, Crès, 1923.

Gr. : A. Gide, *Si le grain ne meurt.* Paris, Nouv. Rev. Fr., 1926.

L. P. Q. : Léon Pierre-Quint, *André Gide. Sa vie, Son œuvre.* Paris, Stock, 1932.

N. T. : A. Gide, *Nourritures Terrestres.* Paris, N. R. F., 1925. 27e édition.

S. P. : A. Gide, *Symphonie Pastorale.* Paris, N. R. F., 1925, 44e édition.

Cav. : A. Gide, *Caves du Vatican.* Paris. N. R. F., 1922, 55e édition.

F. M. : A. Gide, *Les Faux Monnayeurs.* Paris, N. R. F., 1926.

D. B. : Charles du Bos, *Approximations.* Paris, Plon, 1931.

tueuse, tantôt ironique et cherchant le scandale du lecteur, véritable pression sur ses toutes facultés successivement pour inculquer l'idée ou l'impression; d'un mot, l'évangélisme de la liberté psychologique, telle qu'il l'a vécue lui-même.

Son histoire, il l'a racontée lui-même dans des Mémoires intitulés : « *Si le grain ne meurt* », où il détaille sans vergogne les vingt-quatre premières années de sa vie, et il en a monnayé les détails dans d'autres volumes comme : *L'Immoraliste.*

Durant les années de l'enfance et de l'adolescence, où se dessine la personnalité, il nous apparaît sous certains aspects comme une nature pleine de finesse et de sensibilité,où abondent pourtant les contrastes les plus troublants : les Mémoires en effet, de propos délibéré, s'ouvrent par la malpropreté de ses polissonneries avec le fils du concierge, vice, qui, dès son arrivée, le fait renvoyer pour un temps de l'École Alsacienne; dans son entourage, il semble remarquer de préférence les détails scandaleux; cependant, nous dit-il, les « œuvres de la chair » lui restent inconnues durant très longtemps, et déjà adolescent, il s'effraie, jusqu'à en être hors de lui, des dangers moraux de certaines maisons du Passage du Hâvre. Vers quinze ans, c'est pour lui un transport d'étudier l'évangile en préparant sa communion, mais un ennui mortel de suivre les cours du pasteur. Presque en même temps, il lit Schopenhauer qui constitue sa véritable initiation philosophique.

En résumé, des aspirations religieuses, une formation d'esprit criticiste et rationaliste, une névrose, qui, malgré une certaine part de simulation, lui fait fréquenter Lamalou les Bains, un déséquilibre constant entre les bouillonnements intimes et le cadre rigide de sa famille; dont il se tire le plus souvent par l'acte le plus osé pour affirmer sa personnalité. Si bien qu'à vingt ans passés, comme conclusion de toutes les luttes précédentes, sa conviction se fait : « Au nom de quel Dieu, de quel idéal, me défendez-vous de vivre selon ma nature ? Et cette nature où m'entraînerait-elle, si, simplement, je la suivais ? Jusqu'à présent j'avais accepté la morale du Christ ou, du moins certain puritanisme que l'on m'avait

enseigné comme étant la morale du Christ. Je n'acceptais point de vivre sans règles et les revendications de ma chair ne savaient se passer de l'assentiment de mon esprit. Ces revendications, si elles eussent été plus banales, je doute si mon trouble eût été moins grand. Car il ne s'agissait point de ce que réclamait mon désir aussi longtemps que je croyais lui devoir *tout refuser. Mais j'en vins à douter si Dieu même exigeait de* telles contraintes; s'il n'était pas impie de regimber sans cesse et si ce n'était pas contre Lui; si dans cette lutte où je me divisais, je devais raisonnablement donner tort à l'autre. J'entrevis que ce dualisme discordant pourrait bien se résoudre en une harmonie. Tout aussitôt il m'apparut que cette harmonie devait être mon but souverain et de chercher à l'obtenir, la sensible raison de ma vie » (Gr. 297).

Malgré son air de plaidoyer pro domo rédigé trente ans après les événements, un tel passage est très suggestif, parce qu'appelé par le passé et expliquant à merveille tout ce qui suivra. Tout d'abord, entre vingt-trois et vingt-cinq ans, les hivers passés en Algérie dans la débauche, après avoir laissé la Bible précisément parce qu'elle semblait lui être devenue indispensable. Il commence alors par suivre la pente de son esprit et non point celle de sa chair, suivant son expression; autrement dit, à essayer vainement d'éteindre, avec une Oulad Naïl et quelques rares expériences de rencontre, son penchant anormal pour les jeunes gens. Impuissant, ne cherchant même plus à lutter, il finit par se laisser aller sans retenue, surtout durant le second séjour en compagnie d'Oscar Wilde, et trouve dans le plaisir, avec une indicible joie, le goût de vivre qui le ressuscite de la maladie.

Peu après, c'est le mariage, l'union du « ciel » après lequel il a si longtemps soupiré, et qu'il a si mal mérité avec son « insatiable enfer ». Ensuite vingt années de pénible inquiétude, où il retourne le problème moral sous toutes ses faces, ne retrouvant la paix que le jour, où lisant l'Évangile d'un « œil neuf, » il en vit « s'illuminer soudain l'esprit et la lettre ».

Après la guerre, c'est, suivant son meilleur biographe, la sérénité.

A cinquante ans, Gide se juge revenu au plus profond de lui-même : il a retrouvé les audaces qu'il refoulait dans sa jeunesse. « Le monstre intérieur est vaincu » s'écrie-t-il.

Quand un nouveau venu vient lui rendre visite : — « Êtes-vous inquiet ? » lui demande-t-il toujours, mais il ajoute aussitôt : — « Car, moi je ne le suis plus; j'ai cessé de lutter contre mon démon. Je ne résiste plus au désir ».

Le désir est-il le mal ? Il ne le sait, mais il n'est plus troublé. Plaisir ou ascétisme, ciel ou enfer, ce débat ne se pose plus pour lui. — « Je laisse les contradictions vivre en moi », dit-il. « Je n'analyse pas. Ceci est ma voie, la vraie, la bonne... » (L. P. Q. 84).

Sans chercher à mesurer la sincérité de cette attitude, retenons la confidence : il a trouvé un équilibre et rendu libre carrière aux audaces de sa jeunesse. Il a toujours détesté l'égoïsme et exalté le don de soi. Comment s'étonner qu'à la vue de certaines injustices sociales, il ait si bruyamment adhéré au communisme ? Il suivait la pente naturelle d'un esprit toujours dévoyé par les intrusions abusives du sentiment.

Ce qui nous intéresse et doit être analysé, c'est l'équilibre qu'est censée avoir retrouvé son âme : ensemble extrêmement fallacieux d'idées religieuses, morales et psychologiques, aboutissant à détruire dans l'esprit tout souci de la moralité au sens commun de ce mot. Évidemment Gide se fait gloire des flottement de sa pensée, s'insurge contre ceux qui veulent lui attribuer des idées trop définies et laisse chacun parfaitement libre de suivre les siennes. Celles que nous grouperons ici pourront très bien, par endroits, ne pas être « reconnues »; elles n'en sont pas moins authentiquement dans ses ouvrages, soit exprimées textuellement, soit impliquées par d'autres affirmations, si bien que n'importe quel lecteur moyen doit les retrouver.

Les préoccupations religieuses ont toujours tenu une si grande place dans l'évolution de Gide que, dès le début, elles ont préservé ses premières débauches d'un « hédonisme de complaisance fait de facile acquiescement ». Ses incertitudes ont produit de longues années d'angoisse, aussi serait-ce dénaturer sa pensée que de tirer de son œuvre un système complet d'irré-

ligion. Ne nous dit-il pas, tout au contraire : « Je ne pense pas qu'il y ait façon d'envisager la question morale et religieuse, ni de se comporter en face d'elle qu'à certain moment de ma vie, je n'aie connue et faite mienne. Au vrai, j'aurais voulu les concilier toutes... (Gr. 361).

En réalité, la question du catholicisme ne s'est posée que deux fois dans sa vie. Au moment de son adolescence, la lecture des grands auteurs du XVIIe siècle, Bossuet, Fénelon, Pascal, l'étreint d'émotion; il s'en ouvre au pasteur qui lui donne un résumé de la doctrine catholique « fort honnêtement exposée ». Il est vite refroidi. Plus tard, bien après, Claudel et Francis Jammes, ses deux amis revenus à la foi, font leur possible pour le ramener, il se dégage avec agacement.

Quant au calvinisme, d'après l'avis unanime des critiques, il s'en est bien vite éloigné aussi loin que possible. De ses livres peut se dégager une religion ou plutôt une religiosité toute particulière : admiration passionnée pour la personne humaine de Jésus-Christ, considéré comme un professeur de libération de l'âme et d'humanitarisme à la façon de Gide, agacement indigné pour la façon dont les églises ont défiguré son enseignement, tranquille indifférence un peu ironique pour la notion traditionnelle de Dieu, notre Père et le Législateur de nos actes.

Qu'on se rappelle la ronde sur les preuves de l'existence de Dieu d'une bonhommie si artificielle (N. T. 41), le refus opposé par deux de ses héros, Michel de l'Immoraliste et le savant Anthime Armand Dubois aux prières que l'on veut faire pour leur guérison : « Il aurait droit à ma reconnaissance, je n'en veux pas ». Certains passages des *Nourritures* ou de la *Symphonie Pastorale* semblent nommer Dieu avec une apparente vénération. Qu'on ne se fasse pas d'illusion, d'autres suivront immédiatement dans le genre de celui-ci « Ne distingue pas Dieu du bonheur et place le bonheur dans l'instant ». (N. T. 27) C'est que : « J'ai nommé Dieu tout ce que j'aime, écrit Gide, et j'ai voulu tout aimer ». Ici Dieu synonyme de « ferveur » n'a rien de commun avec le Dieu, « Père et législateur des fidèles » (L. P. Q. 195).

Deux faits commandent toute son attitude religieuse : son

admiration pour le Christ, dont certaines paroles de charité et de détachement élèvent tout homme infiniment au-dessus de lui-même et de ses égoïsmes, une espèce de certitude instinctive que Dieu ne peut exiger de façon absolue des contraintes douloureuses et des mutilations dans la chair vive. De là des paroles enthousiastes comme celle-ci : « Il ne s'agit pas tant de croire aux paroles du Christ parce qu'il est le Fils de Dieu que de comprendre qu'il est le Fils de Dieu parce que sa parole est infiniment au-dessus de ce que nous propose la sagesse des hommes » (L. P. Q. 217); un nouveau principe d'exégèse : « Je cherche à travers l'Évangile. Je cherche en vain commandement, menace, défense. Tout cela n'est que de saint Paul. Entre le Christ et saint Paul, je choisis le Christ » (S. P. 104, 105). De là aussi un agacement passionné contre les religions, croix de mensonge sur laquelle on a si solidement cloué le Christ que désormais on ne peut enlever le bois sans arracher la chair (L. P. Q. 217).

L'Évangile n'a plus rien d'une loi et devient « surtout une *méthode pour arriver à la vie bienheureuse* (en italique dans le texte). L'état de joie qu'empêchent le doute et la dureté de nos cœurs est pour le chrétien, un état obligatoire. Le péché, c'est ce qui obscurcit l'âme, c'est ce qui s'oppose à sa joie » (S. P. 107). Le Royaume de Dieu, dont l'enseignement de Jésus est rempli, n'a plus rien de futur ou d'eschatologique, récompense supraterrestre des victoires remportées en cette vie; il est tout entier dans l'âme dès maintenant, et consiste dans cette joie débordante qui l'inonde dès qu'elle sait se détacher, s'alléger de ses convoitises accessoires pour n'être qu'elle-même et jouir pleinement des « instants ».

Après avoir, dans ses premiers ouvrages, pour ménager l'opinion, laissé l'idée d'une vie éternelle après la mort, Gide a maintenant perdu toute hésitation et ses derniers héros interprètent à merveille son scepticisme à ce sujet (L. P. Q. 218, Note).

Mais cela c'est l'attitude actuelle, exposée de façon nécessairement un peu schématique; il en est une autre, infiniment plus spécieuse, caractérisée par l'angoisse du pasteur à propos de son

amour adultère et un peu sacrilège pour Gertrude : « S'il est une limitation dans l'amour, elle ne vient pas de vous, mon Dieu, mais des hommes. Pour coupable que mon amour paraisse aux yeux des hommes, oh! dites-moi qu'aux vôtres il est saint... Je tâche de m'élever au dessus de l'idée de péché, mais le péché me semble intolérable et je ne veux point abandonner le Christ. Non, je n'accepte pas de pécher en aimant Gertrude. Je ne puis arracher cet amour de mon cœur qu'en arrachant mon cœur même, et pourquoi ? » (S. P. 129, 130).

Phrase toute chaude encore de la lutte qu'elle résume, entre deux inconciliables : l'amour du Christ, dont la séparation par le péché semble intolérable, et le refus de supprimer de son âme un amour qui lui tient au cœur. La condamnation des morales religieuses usitées l'afflige, mais ne le fait pas reculer, dans son intuition toute de sentiment que Dieu ne peut exiger de mutilation douloureuse.

Dans un semblable conflit, l'attitude, hélas! trop naturelle de l'homme sera de se dire « Tant pis, je ne puis obéir à de tels ordres ». ... Celle des *Nourritures terrestres* ou de la *Symphonie pastorale* sera de s'élever au-dessus de l'idée de péché, ou bien « Il faut agir sans juger si l'occasion est bonne ou mauvaise. Aimer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal ». « Supprimer en soi l'idée de mérite, il y a là un grand achoppement pour l'esprit » (N. T. 16, 14).

Adaptant à la nature humaine le vouloir divin, Gide affirme la relativité de toute morale universelle : « la morale selon laquelle j'avais vécu jusqu'à ce jour cédait depuis peu à je ne savais trop encore quelle vision plus chatoyante de la vie. Il commençait à m'apparaître que le devoir n'était peut-être pas pour chacun le même et que Dieu pouvait bien avoir lui-même en horreur cette uniformité contre quoi protestait la nature mais à quoi tendait, me semblait-il, l'idéal chrétien, en prétendant mâter la nature. Je n'admettais que morales particulières et présentant parfois des impératifs opposés. Je me persuadais que chaque être, ou tout au moins que chaque élu avait un rôle à jouer sur la terre... de sorte que tout effort pour

se soumettre à une règle commune devenait à mes yeux trahison... » (Gr. 275).

Cette mission, cet impératif particulier à chacun, ce sera de suivre sa nature, d'être soi-même pleinement mais avec toute la noblesse possible et en pratiquant le mieux que l'on peut le précepte du Christ de la charité.

La morale individualiste peut se résumer dans la fameuse phrase des *Faux Monnayeurs* « Suivre sa pente pourvu que ce soit en montant » (F.M. 449). Sa pente, celle qui vient des profondeurs de l'être et l'ébranle tout entier; non l'instinct grégaire imprimé par des liens familiaux ou sociaux, non la stagnation imposée par une honnêteté conventionnelle. Conformément à ce principe, se détaillera, dans l'œuvre de Gide, une série d'insinuations plutôt que d'affirmations tendant à « troubler » le lecteur dans son amour de la vie de famille, de la fidélité au foyer, de l'honnêteté, tout simplement, au sens courant de ce mot. Non pas qu'il veuille faire pécher, mais il est ennemi du « confort de l'esprit » en toute matière et se sent impérieusement appelé à l'empêcher, dans les autres, comme en lui-même. (D. B. 44).

Sa manière de procéder est très claire. Regardons la série des honnêtes gens qu'il nous présente. Ce sont des esprits faibles qui se croiraient perdus, s'ils ne sentaient auprès d'eux tuteurs, rampes et garde-fous, et qui veulent les imposer aux autres, des êtres frustes qui ne peuvent comprendre les délicatesses de sensibilité des autres et irritent sans le faire exprès des plaies saignantes; des négligents comme ce pasteur Vedel, qui prononce des sermons pleins d'onction et n'a en bouche que le nom du Seigneur, mais néglige de s'occuper de son intérieur; de simples bonshommes ridicules, dont le nom seul est déjà un poème, le président Profitendieu, ou Amédée Fleurissoire.

La pratique de la vertu est pour l'homme la plus abominable duperie. Croyant obéir à une règle de conduite supérieure, en réalité, il se dédouble lui-même : dans la vie individuelle, comme dans la vie sociale, il ne peut se passer d'autorisations pour agir, et va demander leurs verdicts à la religion et à la morale qui ne peuvent répondre; pour suppléer à leur silence, on drape d'ho-

norabilité des motifs inavouables en eux-mêmes. Cette habitude d'insincérité fait de la vie de l'honnête homme, au sens commun du mot, une vraie gêne continuelle aboutissant à des manies tragiques. Évidemment jamais, Gide ne nous dira : « méprisez la vertu et pratiquez le vice »; mais il nous montrera celle-ci, hors de certains cas particuliers d'héroïsme véritable, comme entourée de tant de petitesses, procurant tellement de gêne qu'on sera bien tenté de se dire : « vraiment cela vaut-il la peine? » Cela surtout, quand on met à côté la béatitude, le nouvel être et toutes les vertus naturelles de ceux qui, comme Michel de *L'Immoraliste*, Lafcadio des *Caves du Vatican*, Édouard ou Olivier des *Faux monnayeurs*, rejettent bien loin ce carcan pour n'être qu'eux-mêmes. On a malgré soi l'impression que le bonheur, comme la noblesse d'âme, est de leur côté, et que, de l'autre, il n'y a que mesquineries et gêne.

Suivre sa pente en montant pourrait se résumer, sans trop déformer le sens de l'auteur : ne se refuser à aucun désir de nature, car ils doivent tous avoir leur expansion, sans quoi il y aurait désordre dans l'individu et perturbation de ses activités; essayer sincèrement de les réaliser, car autrement ce serait encore les contraindre; être affamé de plaisir, car le plaisir obtenu dans l'action est le signe qu'on l'a accomplie comme on le devait. Mais ne jamais chercher le plaisir pour lui-même, ne jamais se complaire dans sa possession, ce serait un arrêt, un retard, une diminution de la « ferveur », et c'est dans la « ferveur », dans le désir exalté, tout pénétré de clairvoyance, que réside le suprême état de l'activité humaine. Ce sera jouir en toute plénitude des instants et de tout ce qu'ils peuvent nous apporter de bonheur, même le plus humble, épuisant chacun comme s'il était seul dans la vie.

Gide se défend avec la dernière énergie de prêcher sans atténuation la soumission à la passion. Il a même écrit « *Saül* » après les « *Nourritures terrestres* » pour présenter un antidote du poison qu'elles pouvaient contenir, pour peindre « cette ruine de l'âme, cette déchéance et évanouissement de la personnalité qu'entraîne la non-résistance aux blandices » (N.R.F. 178; P. 43).

On peut admettre que l'appel au plaisir n'est pour lui qu'un moyen de susciter l'énergie et de secouer l'abominable quiétude; les « *Nourritures* » elles-mêmes prêchent une sorte d' « ascétisme » en apprenant à se séparer de la famille, à peiner et à se priver pour rendre la volupté plus fine et plus exaltante. Le seul malheur est que le « *Saül* » soit relativement assez peu répandu, et pas toujours très facile à comprendre, que les « *Nourritures* », au contraire, contiennent mainte page, toute chaude et chatoyante, capable de nous prendre tout entier. « Je n'ai jamais rien vu de doucement beau dans le monde, sans désirer que toute ma tendresse le touche... Ainsi, je vécus dans une presque perpétuelle stupéfaction passionnée... J'arrivais très vite à l'ivresse et me plaisais à marcher dans une sorte d'étourdissement... Certes, tout ce que j'ai rencontré de rire sur les lèvres, j'ai voulu l'embrasser; de sang sur les joues, de larmes dans les yeux, j'ai voulu le boire, mordre à la pulpe de tous les fruits que vers moi penchèrent les branches... J'ai porté hardiment la main sur chaque chose et je me suis cru des droits sur chaque objet de mes désirs. — (Et d'ailleurs ce que nous souhaitons, Nathanaël, ce n'est point tant la possession que l'amour). Devant moi, ah! que toute chose s'irise : que toute beauté se revête et se diapre de mon amour » (N. T. 31).

« Non point tant la possession que l'amour » et si éthéré, ajoute-t-on, qu'il ne se souille pas de volupté physique. Évidemment on ne reste pas chaste parce que ce serait une diminution, une défaite devant la loi, mais le plaisir charnel ne vient pas troubler le culte très pur voué aux personnes qu'on aime du plus profond de soi-même; on le goûte à loisir avec des personnes dont on ne désire pas l'estime (L. P. Q. 237, 238). De pareilles subtilités psychologiques avec lesquelles on veut exalter la pureté de la conception gidienne de l'amour, nous montrent tout ce qu'elle a de fallacieux (le fait de se satisfaire avec une autre personne ne rend pas, que l'on sache, l'amour plus pur) et ne seront pas comprises par la majorité des lecteurs qui n'admettront nullement la recommandation : « aimez à la folie mais abstenez-vous dans la mesure où vous aimez ».

Bien des hommes sont des automates, mus par des mots, des idées superficielles qu'ils n'ont même pas contrôlées, qui ignorent toutes les richesses de la vie psychologique parce qu'ils n'ont jamais observé ce qui se passe en eux; véritables dormeurs qui se croient éveillés. Gide s'est donné pour mission de les faire sortir de leur rêve, et tout moyen lui est bon, y compris le scandale dont il use avec une préférence marquée. On a vu la galerie de ses honnêtes gens, en qui il nous montre toujours une tare psychologique de nature à faire réfléchir et à arrêter ceux dont la vertu ne serait qu'entraînement et imitation (mais combien de vertus véritables ne commencent-elles pas ainsi ?). A l'inverse, plus expert que n'importe qui à explorer les divers penchants d'une âme, il semble avoir une préférence pour les passions les plus immorales, pour celles dont les paroxysmes sont condamnés par les tribunaux civils. Ce n'est pas amour du mal, nous dit-on, mais attente de la vitalité intense que suppose la réaction intime contre le déséquilibre psychologique.

Et aussi amour pour tout ce qui est naturel et bon parce que non corrompu par l'égoïsme et le calcul, les seuls vrais défauts. C'est de cette façon que s'expliqueraient les étranges plaidoyers qui nous sont présentés de l'homosexualité. Proust avait vu dans les invertis des malades et nous les avait rendus sympathiques comme des victimes de leur tempérament et de la société. « *Corydon* » prétend, à grand renfort d'observations, nous établir que l'instinct sexuel est de sa nature indifférent, nous portant de lui-même aussi bien vers nous-même, vers l'autre sexe ou vers les individus de notre sexe. C'est l'ensemble de la vie sociale qui impose l'hétérosexualité, mais l'attirance vers le même sexe est aussi naturelle et ne peut être appelée perversion, si elle ne s'acompagne pas de symptômes morbides par ailleurs. « *Si le Grain ne meurt* » est l'illustration, par l'exemple de Gide lui-même, de la thèse soutenue dans « *Corydon* ». Il a essayé vainement, nous dit-il, de se satisfaire par l'amour normal, mais il a retrouvé santé et équilibre psychique en suivant la pente de sa nature. Heureusement que de tels volumes ne peuvent bouleverser une société « tout entière orientée vers le culte de la

femme», mais il suffit qu'ils puissent autoriser la lubricité foncière de chaque homme, en lui faisant croire qu'après tout elle est aussi normale que l'amour permis, pour que nous devions juger ces livres comme éminemment condamnables.

Mais l'homme n'est pas uniquement affirmation de la personnalité ou désir de jouissance. On a déjà vu que pour goûter convenablement le plaisir, il faut ne le savourer qu'un instant sans essayer de l'épuiser. Mais le Christ a dit « Si tu veux être parfait, dépouille-toi de tes richesses pour les pauvres; ne t'inquiète ni de ta nourriture, ni de ton vêtement; aime tes frères comme toi-même ». Expression d'une sagesse surhumaine qui complète la nature humaine en tenant compte de ses tendances altruistes demande la sincérité dans l'effort pour les satisfaire et nous porte à être effectivement pauvres nous-mêmes.

Aussi le détachement de Gide, la bonté de son âme sont-ils affirmés à l'envi par tous ceux qui le connaissent. Il a retrouvé les audaces de sa jeunesse... (nous savons de quelle nature), et sa générosité est touchante. C'est que la formule complète de son éthique est : comprendre sans chercher à la réduire, la dualité foncière de chaque homme, se donner totalement à la satisfaction de ses passions ou aux exigences de l'altruisme, mais sans calcul, sans retour sur soi-même, en tâchant d'éliminer, chaque jour davantage, ce qui, d'un côté comme de l'autre, resterait encore conventionnel et ne répondrait pas à notre personnalité profonde. Voilà la montée sur sa pente; elle inclut, en même temps qu'une totale indépendance de toute règle extérieure, un véritable courage pour se refuser toute satisfaction dont on aurait à rougir à ses propres yeux et même pour s'en punir en cas de défaite. Lafcadio, type accompli du héros gidien, tient un véritable carnet d'examen de conscience, et pour ses impatiences et ses actes de vanité s'inflige de petites blessures avec son canif (Cav. 65, 66).

La perfection de la morale et de la psychologie de Gide est réalisée dans les actes gratuits, pleinement libres parce qu'immotivés, et cependant posés dans la plénitude de la volonté; sans aucun profit comme sans aucune contrainte, uniquement pour le

plaisir de se dépasser soi-même en bien comme en mal, de satisfaire en beauté une de ses tendances foncières, quelque risque qu'on doive courir et quelque gêne qu'on doive s'imposer. Sans réflexion et sans calcul Lafcadio expose sa vie dans un incendie pour sauver les enfants d'une pauvresse. Il charge sur ses épaules le sac d'une bonne vieille italienne et l'embrasse en haut de la côte, mais prend soin de nous avertir qu'il l'aurait tout aussi bien serrée à la gorge d'une main qui ne tremble pas en sentant cette sale peau ridée sous son doigt.

Durant le même voyage, la nuit, agacé par la maladresse grotesque d'Amédée Fleurissoire, il songe à le jeter par la portière du compartiment, mais ne veut rien faire que froidement, par amour du risque et du jeu, curiosité des sentiments nouveaux qu'il éprouvera après son meurtre désintéressé. Finalement ayant précipité le bonhomme dehors, il dédaigne six billets de mille francs restés sur la banquette dans la veste du mort, mais, par gouaillerie et bravade, veut retrouver Julius de Baraglioul, beau-frère de sa victime, pour lui raconter l'histoire à mots couverts, comme dans une devinette. Finalement, sachant très bien qu'il est l'assassin de son oncle, la jeune Geneviève de Baraglioul depuis longtemps éprise, ne trouve rien de mieux que de venir s'offrir à lui; il refuse d'abord, mais devant les insistances de la jeune fille, il l'étreint avec frénésie pour la quitter le lendemain matin.

Sur le film de ce virtuose de l'individualisme, arrêtons-nous pour mesurer le chemin parcouru.

Amoral, areligieux, Proust ne s'occupe de toute chose qu'en fonction de la comédie des relations mondaines et du drame de sa sensibilité. La plupart des hommes vivent d'idées ou de mots, mais restent totalement étrangers au jeu infiniment complexe de leurs sentiments ou de leurs sensations. Répulsions, attraits, douleurs, voluptés, telles sont les traductions schématisées qu'ils en connaissent, aussi incapables d'entrer dans le détail que l'œil humain de distinguer les minimes étoiles du ciel ou les capillaires courant sous la peau. Lui peut nous donner des films en couleurs chatoyantes et implacables de

précision des infiniment petits, spécialement de ceux qu'on a le moins le droit et l'habitude de regarder. On s'émerveille de ces *nouveautés, peu à peu on s'en hypnotise; on s'englue dans cette* sensibilité si voisine de la sensualité, l'esprit au sens le plus noble du mot s'obscurcit et la chair domine avec ses lourds attraits et toutes ses servitudes.

Gide ne le lui cède en rien en subtilité d'analyse psychologique et quelles que soient les critiques nécessaires sur la moralité de ces deux auteurs, ils auront du moins distingué mieux qu'aucun de leurs devanciers toutes les cordes de notre instrument. Proust se contentait de nous détailler en clair et en couleurs tous les éléments dont l'ensemble constitue l'expérience érotique ; son ami normand qui n'a pas le même souci de peindre et qui suggère plus qu'il ne décrit, a développé dans son œuvre toute une conception de la vie et de l'activité humaine pour autoriser et ennoblir la sensualité, l'exalter et la purifier; vraiment séduisante par tout ce qu'elle garde de noblesse, profondément dangereuse à cause de ses très graves lacunes et de la perversion produite chez ses adeptes, qui se trouvent ainsi détournés d'aller chercher plus loin et mieux que leur satisfaction personnelle ou un humanitarisme sentimental.

Tout d'abord l'indépendance absolue de chaque nature individuelle que personne ne peut arrêter ou contraindre dans son expansion; d'où un mépris indigné contre la morale chrétienne, et même contre l'idée d'un Dieu législateur et rémunérateur. Ensuite, non pas le conseil d'abdiquer passivement devant les désirs, car l'âme sentirait trop vivement sa défaite, mais l'affirmation répétée que l'inclination violente et foncière est nécessairement bonne et doit être satisfaite (avec toutes les conséquences qu'on peut tirer d'un tel postulat), et l'appel au plaisir qu'on doit rechercher, comme le croyant l'accomplissement de la volonté de son Dieu. Il s'agit non seulement de la volupté au sens grossier et charnel du mot, mais de toute satisfaction du corps ou de l'esprit; poursuivie non comme un but où l'on s'arrête une fois qu'on l'a atteint, car la vie est un mouvement perpétuel vers de nouvelles conquêtes, mais comme un excitant

délicieux qu'on goûte pour ainsi dire à l'état naissant, comme le terme vital de l'acte bien fait et surtout l'impulsion vers un nouveau mieux être. La volupté ainsi comprise ne serait qu'un épiphénomène d'une activité toujours plus intense et plus pure en même temps qu'un enjeu, perpétuellement emporté de haute lutte, contre toutes les répugnances et les timidités personnelles qui affaiblissent notre marche, contre les liens sociaux et les affections charnelles par lesquelles les autres peuvent vouloir nous retenir en arrière, et elle est presque changée en un exploit généreux. En dernier lieu pour achever de satisfaire une volonté de sincérité qu'on pourrait presque prendre pour de l'humilité, une aspiration vers le détachement total pour ses semblables à l'exemple et à l'imitation du Christ.

Ce naturalisme, à teinture chrétienne, cet amour du divin Maître dépouillé des parties les plus authentiques de son enseignement, ou plutôt le démarquant sans cesse pour le prendre à contresens, nous est dispensé dans une œuvre déjà abondante, dangereuse tout à la fois par la magie de la présentation et le double aspect de la doctrine.

On aborde l'un ou l'autre volume avec une curiosité amusée, par goût de frôler le danger. Le style parfois capiteux, toujours pressant, jamais vide, charme, étonne, déconcerte le lecteur, mais ne le laisse jamais insensible, rendant impossible la perpétuelle critique et la surveillance sur soi-même nécessaire pour éviter l'intoxication. C'est, hélas! une vérité d'expérience que quelques pages suffisent pour troubler et qu'une fréquentation un peu assidue désoriente totalement au point de vue de la foi.

Double aspect de la doctrine qu'il importe avant tout de ne pas méconnaître si l'on veut être dans le vrai. L'erreur la plus funeste est la déformation d'une vérité et elle devient plus pernicieuse encore si elle garde une partie de la séduction particulière au bien qu'elle défigure. Sincérité parfaite avec soi-même... comprise de telle façon qu'elle amène la suppression de la vie de foi au sens catholique du mot, de l'obéissance au souverain domaine de Dieu dans notre vie. Parfaite spontanéité, lutte contre le formalisme, contre toutes les compressions

artificielles de la nature... dans lesquelles entrent la vertu, l'honnêteté, telles que le lecteur moyen est à même de les concevoir et de les pratiquer. Culte du risque, de l'énergie pour se dépasser soi-même mais..... pour le mal comme pour le bien. Idéalisation de la jouissance, et en même temps..... invitation à la rechercher à tout prix, sans regarder à sa nature..... etc. Autant de concepts qui s'appellent mutuellement dans l'œuvre de Gide; dont l'un attire justement par sa noblesse, obscurcissant aux yeux du lecteur toute la laideur morale de l'autre où il nous mène. Double aspect d'une doctrine reproduisant fidèlement une personnalité qui ne manque pas de sincérité et de générosité; mais que ses erreurs initiales persévéramment suivies ont conduit aux antipodes de ce qu'il prétendait être, en faisant un pervertisseur au lieu du libérateur d'âmes qu'il veut être.

L'un comme l'autre est essentiel à connaître. Ignorer les apparences séduisantes risquerait de nous faire taxer d'étroitesse et de sectarisme, nous ôtant l'arme de la persuasion, la plus efficace dans la plupart des cas. Mais méconnaître les déficits fonciers, les grosses oppositions entre le catholicisme et le Gidisme, parler à son propos de « spiritualité qui se cherche », ce serait une trahison envers la doctrine que nous sommes chargés de défendre, et envers les âmes qui ne peuvent rien gagner, et perdre beaucoup à son contact.

Florennes. François PAPILLON, S. I.